

de grands changements dans les saisons, elle fait faute sur faute, et cause par suite des pertes sans nombre à celui qui la suit aveuglément.

Il faut donc pour que l'expérience, prise dans le second sens, c'est à dire des essais faits pour obtenir des résultats nouveaux, soit réellement utile à l'agriculture, qu'elle soit accompagnée de la théorie, non de cette théorie qui est le fruit d'une imagination ardente et d'un charlatanisme coupable, telle que celle qui se trouve dans beaucoup de livres, et qui ne sert réellement qu'à égarer; mais de celle qui est fondée sur l'étude de la botanique, de la géologie, de la physique, de la chimie, etc. Cette sorte d'expérience s'applique à tous les climats à tous les temps, à tous les terrains, à toutes sortes de cultures, parce que tout se lie dans la nature, quand on part d'un principe général, tandis que les conclusions qu'on tire d'un seul fait sont souvent erronées.

Un laboureur qui tient chaque jour pendant huit heures la queue de sa charrue, qui est obligé de porter son attention sur la quantité de terre qu'elle prend, sur la profondeur à laquelle elle pénètre, sur la rectitude de la ligne qu'elle parcourt, sur les immondices dont elle se charge, sur la marche des animaux qui la traînent, etc., peut acquérir beaucoup d'expérience dans le labourage du local qu'il cultive, et donner d'excellentes notions sur le meilleur mode de le faire; mais il ne peut améliorer le labourage en général, parce que ce n'est qu'en voyant labourer avec beaucoup de sortes de charrues, dans des terrains de très différente nature, avec des animaux de plusieurs sortes, etc., qu'on peut acquérir les dispositions propres à réfléchir sur ces améliorations, et par conséquent à les concevoir. Souvent un homme éclairé, qui verra travailler pendant une heure ce laboureur, sera plus instruit que lui sur les motifs qui le font agir, et pourra lui donner des indications utiles auxquelles il n'eût jamais pensé de sa vie.

L'habitude de méditer est un avantage dont jouissent peu de cultivateurs, et comment pourraient-ils l'acquérir cette habitude, puisqu'elle est l'enfant du repos du corps et de la tranquillité de l'esprit, et que les cultivateurs sont presque partout constamment écrasés sous le poids des travaux, et tourmentés par des inquiétudes toujours renaissantes.

Il ne faut donc pas croire qu'il suffise d'avoir ce que l'on appelle communément de l'expérience en agriculture pour être bon cultivateur; souvent même cette expérience, qui est la vraie routine, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, s'oppose à toute amélioration. On ne veut pas changer de méthode uniquement parce qu'elle a été suivie par ceux qui nous précédaient. Quel est le voyageur éclairé qui n'ait pas eu à gémir des réponses des cultivateurs, à qui il prouvait, par des raisonnements et des faits, qu'il était de leur intérêt d'introduire telle culture, de modifier la leur de telle manière, etc.?

Certainement il serait ridicule d'exiger que tous les laboureurs ou tous ceux qui sont à l'emploi des cultivateurs fussent instruits sur la théorie des sciences sur lesquelles les fondements de l'agriculture reposent; mais les véritables amis de l'agriculture doivent désirer que l'éducation agricole de tous ceux qui prennent part aux travaux de la culture soit moins négligée, qu'au lieu des absurdes préjugés dont

ils sont imbus, on leur inculque dès l'enfance des principes généraux propres à les guider pendant toute leur vie.

Dans le second sens, le mot expérience est synonyme du mot *essai*. C'est une culture en petit, ou une opération faite dans la vue de s'assurer sans beaucoup de dépenses, s'il peut être possible ou seulement avantageux de cultiver telle plante dans tel climat, dans tel sol, de diminuer les effets ou les suites de telle circonstance nuisible, etc., etc.

Pour faire utilement des expériences, il faut joindre à un esprit juste des connaissances étendues et l'habitude de la réflexion; aussi ne sont-elles que des moyens d'erreurs pour certaines personnes. Tant de causes peuvent influer sur tel ou tel résultat agricole, que la sagacité la plus éminente ne suffit pas toujours pour découvrir celle qui agit dans une circonstance donnée. Aussi faut-il répéter les expériences, les varier un grand nombre de fois avant d'en tirer des conséquences définitives, théoriques et pratiques. Nous croyons qu'il est toujours sage de ne pas s'en rapporter uniquement à soi pour porter sur leur résultat un jugement définitif; car chaque homme abonde en son sens, et ne voit souvent que ce qu'il a intérêt de voir. De la discussion naît toujours la vérité.

C'est ici le lieu de proclamer les avantages des sociétés d'agriculture (de celles qui comprennent le plus qui leur est échu) qui, placées dans chaque comté, entretenant une active correspondance les unes avec les autres, composées en partie d'hommes instruits dans la théorie, en partie d'hommes habiles dans la pratique, la plupart mus par un zèle désintéressé, peuvent rendre et rendent en effet des services éminents à l'agriculture en provoquant, faisant ou répétant, dans leurs localités, les expériences qu'elles jugent utiles, en publiant leurs résultats, en récompensant par des gratifications, appelées prix ou primes, les cultures nouvelles ou perfectionnées; elles sont pour ainsi dire une sorte de conseil du Gouvernement pour remplir complètement leur honorable destination.

Choses et autres.

— Un correspondant du *Fick's Monthly*, journal d'horticulture publié aux Etats-Unis, dit: qu'une cuillerée de sulfure bien pulvérisé et mêlé à un seau d'eau sert à détruire les mouches à patates et autres insectes. Ce liquide répandu à raison d'une chopine à chaque plant de citrouilles est d'un bon effet contre les insectes. L'arrosage avec ce liquide sur les rosiers est insurpassable.

— Pendant le mois de juin, 9,281 bêtes à cornes et 7,991 moutons ont été expédiés de Montréal pour l'Europe.

La colonisation à Ste. Lucie, comté de Montcalm.—Un de nos abonnés de St. Alphonse de Joliette, M. George Gareau, nous informe qu'il y a deux ans il a acheté deux cent soixante acres de terre à Ste. Lucie, dans le but d'y établir un de ses enfants. Son fils est très-satisfait de sa nouvelle position. Le printemps dernier il a ensemencé dix acres en grains de toute espèce et qui lui donneront un grand rendement. Sur une sucrerie attachée à cette propriété, il a obtenu le printemps dernier deux cents livres de sucre. Le grand inconvénient qu'il éprouve c'est d'être éloigné de deux lieues de l'Eglise, et d'une égale distance des moulins à seigle et à farine, de même que des voisins qui sont très-éloignés. Il fait de grands vœux de cet endroit très-favorable à ceux qui voudraient aller s'y établir comme colons. Il y a plusieurs lots disponibles propres à former de beaux établissements, et à assurer aux jeunes gens qui voudraient aller s'y établir, un bel avenir.